

## Chapitre 1

### Un lieu paisible

Il est dans l'Aveyron une région quasiment désertique loin de la pollution et des encombrements des grandes villes. Aucune hauteur alentours ne domine le plateau battu par les vents qui semblent avoir érodé la surface laissée à des espaces herbeux et de lande. Le paysage offre de grands espaces au bout desquels l'horizon borné par des massifs lointains se dessine en dents de scie.

Quelques arbres rabougris, serrés frileusement les uns contre les autres, rappellent la toundra des pays scandinaves. Derrière un buisson, on s'attendrait à voir déboucher un troupeau de rennes au pelage mité mais il n'en est rien. Jadis les loups fréquentaient cette région d'où le nom de « Pareloup » donné à l'un des nombreux lacs de barrage artificiels qui font l'atout majeur du Lévezou. La présence de l'homme se devine aux clôtures de fil de fer barbelé qui ceignent des carrés de verdure où paissent quelques vaches ou des brebis.

Dans cette région au climat rude, cette année-là, l'hiver a commencé en octobre, faisant ironiser ceux qui nient le réchauffement climatique. Les jours après les jours essaient leur grisaille entrecoupée parfois de plage de ciel bleu si bien que la saison hivernale paraît interminable. Des températures anormalement basses ont contraint les habitants à ressortir les vêtements chauds de leur placard.

Après des dizaines de kilomètres de désert de verdure, sur une route peu fréquentée, un village apparaît. Le bourg, voué à l'agriculture et au commerce depuis un demi-siècle, a vu son image changer avec la construction d'un lac artificiel dont les eaux servent à alimenter une centrale électrique. Des centaines d'ouvriers venus d'Italie et d'Espagne ont travaillé à sa construction en apportant l'animation qui manquait au village. Des maisons en préfabriqué, pour loger les nouveaux arrivants, ont agrandi le village. Les commerçants ont vu leur chiffre d'affaire augmenter et, depuis la création du barrage, le lac attire de nombreux touristes l'été. Une plage aménagée, une rampe de mise à l'eau, des locations de pédalos, de canoës et voilà le secret de vacances réussies loin des plages bruyantes de la Méditerranée. Les rives ont vu s'élever des résidences secondaires et des mobil homes qui accueillent leur propriétaire aux premiers beaux jours. La configuration du relief attire les randonneurs amoureux de vastes horizons. Le plateau qui semble endormi l'hiver se réveille en été, mais les habitants doivent attendre de longs mois pour que se termine la froide saison et trouver des occupations qui se passent à l'intérieur.

À l'écart du bourg, Annick occupe une grande villa, adossée au coteau sur la rive qui domine le lac aux couleurs du temps, bleu sous un ciel sans nuage, gris par temps couvert. Elle n'a qu'à traverser la route pour accéder au chemin qui en fait le tour. Le garage et les dépendances occupent le rez-de-chaussée, le salon, la cuisine et les chambres sont à l'étage. Du salon on accède sur la terrasse par une baie vitrée. Une partie de la terrasse est en partie protégée par une véranda chauffée qui permet en hiver d'avoir une belle vue sur le lac sans subir les intempéries. Le calme et la sérénité ne sont rompus que par de rares voitures sur la route. C'est un lieu propice à la méditation, à la rêverie et Annick s'en repaît.

Vingt-cinq ans, brune aux cheveux longs, yeux noirs malicieux, la ligne des sourcils cachée par une frange épaisse, grande, fine, elle a quitté Marseille dont ses parents étaient originaires pour suivre son époux Joël qu'elle a rencontré lors d'un séjour

d'une semaine en Tunisie. Après l'obtention du baccalauréat, à vingt ans, éprise d'indépendance, elle se montra désireuse de visiter le pays où elle a vécu six ans de son enfance avec ses parents professeurs de français dans un grand lycée tunisien du Sahel. Hors du monde du travail, indécise sur la voie à suivre pour gagner sa vie, ses parents lui avaient offert le prix du séjour en disant :

« Tu nous ramèneras des photos des lieux que nous avons connus, et tu iras voir nos amis Tunisiens qui te guideront. »

Le voyage fut bref entre Marseille et Monastir où elle atterrit un samedi du mois de juin. Elle avait choisi l'hôtel « Skanès palace » proche du quartier où résidait la famille tunisienne que ses parents avaient connue autrefois. Peut-être retrouverait-elle leur fils, son ami d'enfance, Kamel ? Sa chambre spacieuse donnait sur la piscine, peu bruyante en dehors de la période des vacances. Des retraités de diverses nationalités se côtoyaient et elle était sûre de ne faire aucune rencontre de jeunes de son âge. Après une journée de farniente à découvrir l'hôtel et sa plage peu fréquentée car, contrairement aux idées reçues, à cette époque de l'année l'eau n'est pas plus chaude que sur la côte d'Azur, le surlendemain de son arrivée elle prit contact avec M. et Mme Toumi au courant de son arrivée par un courrier de ses parents. Les retrouvailles furent chaleureuses et les amis tunisiens fiers de lui faire découvrir la maison dont ils étaient propriétaires. Le repas au couscous de poisson, les pâtisseries dont son palais avait gardé le souvenir, réveillèrent chez Annick les années de son enfance. En leur compagnie, elle redécouvrit les villas que ses parents avaient occupées à Monastir. Elle se risqua à frapper à la porte de la première où le fils du propriétaire l'accueillit comme une ancienne connaissance. « Oui je me souviens quand j'étais enfant, que nous venions occuper durant les vacances d'été, cette villa louée à des coopérants français, c'était donc vous leur petite fille ! »

– Oui c’était moi. J’ai beaucoup joué dans le grand jardin avec mon frère où nous faisons de belles parties de cache-cache. Est-ce que le piano est toujours dans la grande salle de séjour ?

– Bien sûr, le voici.

– C’est là que j’ai fait mes premiers essais à l’aide de la méthode Rose. Ma mère m’avait appris les rudiments et j’ai continué par la suite.

Autour d’une tasse de thé, la discussion se poursuivit.

– À présent, un immeuble se dresse dans le jardin que vous avez connu, et nous avons le métro.

– C’est incroyable, quel changement en quinze ans !

En effet depuis qu’Annick était retournée à Marseille, la population, composée surtout de jeunes, avait augmenté, la ville s’était agrandie, des constructions neuves bordaient les rues qui, jadis traversaient des terrains vagues. Diverses facultés s’étaient développées : médecine, pharmacie, dentaire, les hôtels avaient poussé comme des champignons sur la côte. Elle ne reconnaissait rien.

Elle voulut revoir le lycée de Ksar-Hellal où ses parents avaient enseigné. À cette époque, le bâtiment se dressait fièrement sur une colline et l’on pouvait l’apercevoir de loin, à présent il était devenu invisible, enserré dans des maisons aux façades blanches et volets bleus. Le directeur fut heureux de retrouver la fille des enseignants qui avaient jadis mis leurs compétences au service de l’éducation tunisienne quand le lycée flambant neuf venait d’ouvrir ses portes à 2 000 élèves.

– J’avais trois ans lorsque mes parents sont arrivés en Tunisie. Tandis qu’ils travaillaient, moi, j’étais au jardin d’enfant proche de notre villa. C’est là que j’ai appris des chansons en arabe et que je me suis fait un copain, Kamel, qui travaille en France actuellement.

– Oui, nos jeunes vont travailler en France tandis que des Français viennent travailler chez nous comme Joël Cluzel qu’il faut que je vous présente.

Par l’intermédiaire du Directeur, Joël et Annick ont fait connaissance. Ce fut un coup de foudre réciproque et ils se retrouvaient lorsque Joël avait fini ses cours. La semaine passa comme un éclair et la séparation fut triste mais ils s’étaient promis de se revoir rapidement. Le contrat de Joël se terminait à la fin de l’année scolaire et il comptait retrouver Annick en France au mois de juillet. Il avait demandé à faire son service militaire en tant qu’enseignant pour connaître du pays avant de s’installer en France. Joël était un grand blond aux yeux bleus, au sourire charmeur qui séduisaient les femmes. Pour la rentrée qui suivit, il obtint un poste de Principal dans un nouveau collège du Lévezou de moins de 200 élèves, les prétendants à ce poste étaient peu nombreux, rebutés par son éloignement des grandes villes. Il serait déchargé de cours. Ses parents étaient agriculteurs originaires du Nord Aveyron ce qui facilita grandement son intégration.

Le mariage se fit dans l’intimité à Marseille à la Mairie du 8<sup>ème</sup> tous deux étant d’accord pour laisser le faste de côté, loin des dépenses exubérantes pour un jour, si solennel soit-il. Annick n’avait pas cherché d’emploi, le salaire de Principal de collège de Joël leur suffisait. De toute façon, en aurait-elle trouvé sur place dans cette région où le commerce périclitait ? Les déplacements quotidiens vers Albi ou Rodez et la perspective d’effectuer une centaine de kilomètres par jour, aller et retour, ne lui souriaient guère. Au fil du temps, les deux conjoints s’étaient rendu compte de leur divergence de caractère, elle une citadine, lui de souche paysanne. Joël, altruiste, supportait difficilement l’égoïsme et les frivolités de son épouse. Il regrettait en silence de l’avoir épousée, d’avoir fait trop confiance en ses sens. Son attirance pour elle était venue du fait que, durant son séjour en Tunisie, il n’avait fréquenté aucune européenne et le sevrage sexuel l’avait conduit dans les bras d’Annick, enfant gâtée et superficielle. Il acceptait tant bien que mal ses caprices et ses

sautes d'humeur sans faire d'esclandre, heureux finalement d'être éloigné de sa famille qui aurait souffert de leur mésentente.

Ils étaient installés depuis quatre d'années dans cette commune aveyronnaise que les fonctionnaires fuyaient car elle manquait d'attractivités pour les jeunes à la recherche de dancing, bowling, de cinéma, de musée, de bars, de restaurants. Ceux qui s'étaient trouvés dans l'obligation d'accepter le poste, vivaient en ville, et tant pis pour les frais et le temps perdu en déplacements. La perspective d'être à la tête d'un collège rural de moins de deux cents élèves avait plu à Joël qui aimait la nature. Ce collège nouvellement créé faisait la joie des parents des alentours qui n'avaient plus à mettre leurs enfants à l'internat de Rodez ou de Saint-Affrique. Des cars de ramassage déposaient les élèves le matin au collège et les ramenaient le soir chez eux. Le revers de la médaille de ce confort c'était qu'ils perdaient beaucoup de temps dans les transports alors qu'en internat, ils profitaient des heures d'études surveillées pour faire leurs devoirs. Malgré sa jeunesse, Joël était apprécié par les enseignants et les parents d'élèves dont il connaissait les problèmes. Pour satisfaire son épouse, il avait dû renoncer à l'appartement de fonction et louer une villa au loyer abordable au bord du lac. Annick aurait mal supporté la promiscuité du groupe scolaire, de se mêler aux enseignants, de vivre au contact des élèves, avec un emploi du temps dicté par la sonnerie, cela était au-dessus de ses forces. Joël avait difficilement adopté cette décision et s'en remettait à son adjoint qui logeait dans l'établissement. Pourtant, il lui arrivait de bénir cette situation qui mettait le désaccord de son couple hors des regards indiscrets du petit monde enseignant. Après les cours, il restait à travailler dans son bureau, jusqu'au départ des femmes de service afin de retarder son arrivée à la villa. Les réunions de parents d'élèves et du Conseil municipal, dont il faisait partie, l'accaparaient en réduisant son temps de présence auprès d'Annick.

Annick, la citadine était inadaptée aux manières de vivre des ruraux qu'elle évitait. Elle les trouvait ringards et mal éduqués

avec leur façon de s'exprimer en occitan devant les nouveaux arrivants pour les mettre hors circuit dans une discussion, en leur signifiant qu'ils étaient des intrus dans un territoire qui leur appartenait. Aucun ne consentait à les initier à leur langage et ils se donnaient un air supérieur en étant les seuls à connaître ce qu'elle appelait dédaigneusement le « patois ». Annick pensait qu'à l'heure de la mondialisation le repli sur eux-mêmes n'avait rien de bon. Voilà le langage qu'elle tenait à Joël en lui reprochant de parler l'occitan à une tierce personne en sa présence.

– Si tu veux, je t'apprendrai quelques mots, lui avait-il proposé.

– Je préfère réviser mes cours d'anglais avec la méthode Assimil. L'anglais me sera plus profitable que ta langue morte.

Tandis que Joël était au collège, elle passait ses journées allongée sur le divan à consulter des magazines, à regarder des films à la télé, à se maquiller, à peigner ses longs cheveux. Elle ne fréquentait personne, hormis l'épouse du receveur de la Poste qui venait de Nice. Le couple avait délaissé sans regrets la Côte d'Azur et cette ville magnifique pleine d'attraits : la baie des Anges, la promenade des Anglais, le marché aux fleurs, le marché aux poissons, le bar « Les 3 diables » où ils allaient écouter de la musique branchée, la bibliothèque à la « Tête carrée », les vieux quartiers, la ville moderne agrémentée d'œuvres de César et de Bernar Venet.

« Pourquoi avoir quitté cette si belle ville ? » interrogeait Annick.

Ils avaient noté le pour et le contre et constaté que les désagréments primaient sur les avantages. Le prix des loyers, la vie chère, l'insécurité et les cambriolages à répétition, leur étaient devenus insupportables. Ils s'étaient réfugiés dans l'arrière pays et se contentaient à présent d'un appartement, certes confortable au centre bourg, mais situé dans une ruelle sombre, loin du soleil des pays méditerranéens, loin des mondanités. Annick avait immédiatement repéré Solange à sa coiffure excentrique, à ses

vêtements haute couture en espérant qu'elles pourraient se lier d'amitié, ce qui ne tarda pas. Jacques et Solange, qui avaient su tourner la page de leur existence citadine, s'adaptaient facilement à leur nouvelle vie en profitant des attraits de la nature. Ils s'étaient mis à la randonnée pédestre, au VTT, à la pêche et s'adonnaient aux sports nautiques en été sur le lac.

– Tu devrais imiter ton amie et faire des randonnées, disait Joël à Annick au lieu de rester vautrée sur ton canapé.

– Je suis très bien ici, je n'aime pas marcher, ni exposer ma peau aux intempéries pour vieillir prématurément.

Elle lui montrait souvent qu'elle regrettait Marseille et le lèche-vitrine. Dans le bourg du Lévezou, les commerces de premières nécessité, une supérette, une fleuriste, ne lui suffisaient pas et lui donnaient l'occasion de se rendre fréquemment faire du shopping à Albi à une cinquantaine de kilomètres. Elle avait conservé sa voiture, une mini Cooper offerte par ses parents pour rompre son isolement. Ils comprenaient que leur fille s'étioLERAIT dans cet endroit désertique. La maternité ne tentait pas Annick, un enfant aurait déformé sa silhouette et empiété sur ses temps de loisir. Joël respectait son désir en se disant que cette situation était préférable dans le cas où ils viendraient à se séparer. Il pensait ainsi car le couple battait de l'aile et la lassitude s'installait à l'insu d'Annick qui, à travers la baie vitrée, contemplait, sans les voir, les eaux limpides du lac qui lui rappelaient avec nostalgie celles de la Méditerranée. Elle n'avait aucune envie et se fanerait comme une belle rose dans son vase.

Joël, qui parlait couramment l'occitan transmis par ses parents, s'était fait une place dans le bourg où on ne le considérait pas comme un « rapporté ». Proche de la population, il s'impliquait dans les associations sportives et organisait des sorties en VTT le samedi après-midi avec ses élèves. Les gens pouvaient le rencontrer à la boulangerie, à la Poste, à la banque. Il était de communication facile et proche des villageois. Ceux-ci n'appréciaient guère Annick et ses manières citadines, elle les snobait et sortait



le moins possible pour ne pas dire bonjour. « Elle est fière » disait-on autour d'elle.

Son attitude déplaisait à Joël qui lui adressait des remarques :

– Fais un effort si tu veux être un jour la femme du Maire.

En effet, en tant que premier adjoint, il brigait la place de maire aux prochaines élections, dans un an. Le maire actuel, médecin de campagne à la retraite, tenait le rang de premier magistrat de la commune depuis trois mandats. C'était un homme de terrain, entièrement dévoué à ses patients quand il était en activité, il se rendait à leur chevet sans comptabiliser les kilomètres parcourus, un médecin de campagne tel qu'on n'en rencontre peu. À 75 ans, il pensait se retirer pour vivre une retraite confortable au soleil en cédant la place à Joël l'année suivante. Celui-ci avait déjà une petite idée du futur programme : dynamiser le bourg en favorisant l'installation des nouveaux commerces et en offrant des terrains et bâtiments aux artisans. Le manque de maçon, de menuisier se faisait cruellement sentir. L'amélioration de la signalétique, la numérotation des maisons, complétaient le programme avec la création d'une maison de retraite médicalisée pour personnes âgées.

– Je trouve tes projets plutôt utopiques, ironisait Annick. Comment vas-tu faire venir des commerçants quand la plupart des magasins mettent la clef sous la porte parce que le commerce est peu rentable ?

– Tu verras, tu verras, je trouverai la solution, rétorquait-il, sans dire laquelle.

Les habitants du village étaient divisés entre pro éoliens et anti éoliens et la bataille faisait rage. Certains propriétaires avaient opté pour l'implantation d'éoliennes sur leurs terres qui leur apportait un peu d'argent sans compter sur les nuisances qu'ils imposaient à leurs voisins. Joël aurait du travail pour mettre tous les habitants d'accord. Comment faire comprendre aux récalcitrants que les pales d'une trentaine d'éoliennes qui brassaient l'air produisaient l'équivalent de la consommation électrique de

80 000 habitants. Les éoliennes ne défiguraient pas le paysage, au contraire elles lui donnaient la vie en créant des emplois nouveaux et les touristes trouvaient beaucoup de poésie dans les pales qui brassaient l'air dans un doux murmure.

– C'est comme pour les ours et les loups, disait Annick, on les aime dans la nature à partir du moment où l'on n'est pas concerné.

L'hiver rude, cloîtrait les habitants qui ne sortaient que pour les déjeuners aux tripous, les lotos, les concours de belote organisés par les écoles et les associations diverses afin de renflouer leur trésorerie. Annick était peu friande de ces distractions qu'elle trouvait ennuyeuses. Elle aurait préféré se rendre aux « thés dansants » du dimanche organisés dans les communes avoisinantes. Annick aimait danser mais elle était privée de ce loisir par manque d'accompagnateur. C'est en soupirant, et en dansant devant son miroir qu'elle se remémorait ses soirées en discothèques à Marseille où elle s'éclatait jusqu'au bout de la nuit.

Joël, qui boudait cette forme de distraction superficielle, préférait la chasse à la bécasse avec les copains, quand les oiseaux migrateurs faisaient une escale dans le sud Aveyron, en janvier. Il aimait débusquer ce petit échassier au bec pointu et long aussi célèbre en Aveyron que la bartavelle décrite par Marcel Pagnol dans la « Gloire de mon père ». Quand il se rendait à la chasse, ce n'était pas pour tuer la bécasse mais pour l'observer et laisser derrière lui ses obligations de principal, de 1<sup>er</sup> adjoint, les élections futures, Annick dont l'attitude lui portait préjudice auprès de ses concitoyens. Il supportait de moins en moins ses mondanités, sa coquetterie et son indifférence vis-à-vis de la population, mais que faire ? Il aurait aimé qu'elle trouve un emploi pour s'occuper mais Annick préférait jouir du statut de femme au foyer qui lui donnait le temps de se faire belle, de soigner son apparence et, de ne rien faire. Joël, la considérait comme un objet et n'abordait jamais de sujets sérieux avec elle quand il rentrait tard le soir. Cependant il acceptait cette situation car il avait une petite idée derrière la tête qu'il gardait pour lui.